

La troisième mi-temps

Philippe Gajan and Marcel Jean

Number 137, June–July 2008

Sport et cinéma : jeu de puissance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21400ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gajan, P. & Jean, M. (2008). Review of [La troisième mi-temps]. *24 images*, (137), 28–28.



THIS SPORTING LIFE de Lindsay Anderson (1963)

Difficile, lorsque vient le temps de parler de cinéma et de sports d'équipe, de passer sous silence un chef-d'œuvre comme *This Sporting Life*, premier long métrage (1963) de Lindsay Anderson, l'un des fondateurs du Free Cinema britannique (aux côtés de Karel Reisz, qui produit ici le film, et de Tony Richardson). *This Sporting Life* est l'un des films phares de la génération des «Angry young men» et certainement l'un des plus représentatifs : esthétique réaliste, quasi documentaire, à l'instar du cinéma direct ou du cinéma-vérité à la même époque, récit recentré sur la classe ouvrière, narration dérogeant à la sacro-sainte linéarité... On ne peut que noter les différences avec le film de sport hollywoodien. Le «héros», ici, ne se

réalise pas dans son engagement sportif et dans son ralliement à l'équipe et à la communauté. Bien au contraire, ses échecs sociaux et amoureux trouvent dans ses succès sportifs une sorte de métaphore. Car s'il devient effectivement une vedette sur le terrain de rugby à coups de gestes vicieux et d'une agressivité impressionnante, il n'est finalement qu'une marionnette dans les mains du propriétaire, symbole d'une classe dominante qui «utilise» le jeu (le *panem et circenses* de l'Antiquité) pour tenir en laisse les plus démunis. Profondément amer, noir, ce film possède pourtant cette puissance propre aux films d'Anderson lorsqu'il filme les corps. Sa relation particulière avec l'acteur Richard Harris (prix d'interprétation à Cannes) y est sans doute pour quelque chose. Un Richard Harris dont c'était le premier rôle principal à l'écran et dont le jeu physique et la force brute ne sont pas sans rappeler le Marlon Brando de *A Streetcar Named Desire*. – Philippe Gajan

ZIDANE, UN PORTRAIT DU XXI^E SIÈCLE

de Douglas Gordon et Philippe Parreno (2006)

Zinedine Zidane est sans contredit l'un des plus grands joueurs de football de l'histoire. Il allait de soi qu'on lui consacre un film. *Zidane, un portrait du XXI^e siècle* porte bien son titre. Car s'il s'agit effectivement du portrait du sportif, celui-ci est rendu possible par l'état actuel de la technologie : 17 caméras synchronisées, certaines en HD, d'autres en 35 mm, utilisation d'objectifs zoom de 7 mm à 2 100 mm, etc. Tourné en temps réel, lors d'un match entre le Real Madrid et Villareal, le film permet d'observer l'homme au travail, scrute le moindre de ses gestes, son visage, captant son exceptionnel état de concentration. En fixant leur regard sur Zidane, au détriment des autres joueurs prenant part au match, au détriment de la logique du match elle-même, les cinéastes sont parvenus à offrir quelque chose de neuf : un regard sur le sport qui ne soit lié ni au suspense (le résultat), ni à l'esthétique (la beauté des gestes techniques). Il en ressort le portrait d'un homme dans sa bien curieuse solitude.

Zidane, un portrait du XXI^e siècle cite la manière de faire de la télévision en la détournant complètement, multipliant les points de vue et, surtout, négligeant l'objet même de la rencontre sportive pour se consacrer à un élément en apparence secondaire. Le film, en fait, répond à la question suivante : Que se passe-t-il lorsque la télévision abandonne le joueur-vedette, lorsqu'elle regarde ailleurs? Réponse éloquente, enrichie par l'autre trouvaille du film, celle d'avoir intégré des bribes d'entretien avec Zidane par le moyen de sous-titres. Ces propos laconiques viennent jeter un éclairage supplémentaire sur les images, fournissant une mise en contexte signifiante et salutaire. – Marcel Jean



FEVER PITCH

de Bobby et Peter Farrelly (2005)



Le sport ne serait pas le sport sans les fans, ces figurants dévoués essentiels au cycle de l'exploit. Ce sont eux qui perpétuent la légende, se remémorant sans cesse les glorieux moments d'une Histoire peuplée de demi-dieux et de monstres mythiques. Peu de films, pourtant, ont abordé le sujet. Citons, de triste mémoire, le médiocre *The Fan* de Tony Scott, avec Robert De Niro et Wesley Snipes. On lui préfère largement *Fever Pitch*, des frères Farrelly, dans lequel une jeune femme (Drew Barrymore) découvre avec stupéfaction jusqu'où peut aller l'amour de son nouveau petit ami (Jimmy Fallon) pour les Red Sox de Boston. Déjà auteurs de *There Is Something About Mary*, les Farrelly ont adapté ici un roman autobiographique du Britannique Nick Hornby, grand fan du club de foot londonien Arsenal. Le travail d'adaptation (et de transposition) est remarquable et n'apparaît jamais forcé. Politiquement incorrecte, cette comédie rondement menée a pourtant été bénie des dieux : punis par le Très-Haut pour avoir vendu Babe Ruth aux Yankees, les Red Sox ont été privés de victoire en série mondiale pendant 86 ans, leur guigne se terminant l'année du tournage du film.

– Marcel Jean

